

L'offertoire ou l'union au Christ dans l'acte

Abbé Jean

“Je me sanctifie afin qu'eux aussi

Voici qu'il vient, dit le Seigneur des armées. Il purifiera les fils de Lévi, et il les rendra purs comme l'or, et comme l'argent, et ils offriront des sacrifices au Seigneur dans la justice. Et le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur, comme aux jours anciens et comme aux années d'autrefois, dit le Seigneur tout-puissant. (Mal 3, 2-4)



Le pèlerin de Terre sainte se rendant à Jérusalem aura la grâce de voir au Saint-Sépulcre le petit bloc rocheux du Calvaire, sur lequel, il y a deux mille ans fut plantée la croix du Christ. L'émotion est grande, lorsqu'on contemple le lieu sacré où le sang de Notre Seigneur a été versé. Si le curieux toutefois, plus matinal, entre au Saint-Sépulcre à l'aube, avant les visites, il aura la chance d'assister à la messe d'un prêtre de passage, célébrée sur l'autel qui surplombe le Calvaire. Là tout change : ce n'est plus le souvenir, mais le renouvellement. Car ne n'est plus le souvenir : c'est le renouvellement ; ce n'est plus la mémoire, c'est l'actualisation d'un mystère qui devient présent à nous : La sainte messe, renou-

vement du sacrifice de la Croix, vrai sacrifice.

Notre propos est ici de réfléchir sur ce qui fait le lien, l'identité substantielle entre la messe et le calvaire : le sacrifice.

Rappelons d'abord la doctrine du Concile de Trente sur cette identité

Puisque dans ce sacrifice divin qui est accompli à la messe, est contenu et immolé ce même Christ qui s'est offert une fois pour toutes sur l'autel de la croix : ce saint concile enseigne que ce même sacrifice est vraiment propitiatoire [...]. C'est, en effet, une seule et même victime ; c'est le même qui, s'offrant maintenant par le ministère des prêtres, s'est offert alors lui-même sur la croix. Seule la manière d'offrir diffère. [1]

1.— CONCILE DE TRENTE, Session XXII, chapitre 2.

de la messe suprême de notre Rédemption

de Massia, FSSP

soient sanctifiés en vérité.” (Jn 17, 19)

- ◆ La messe est donc un sacrifice, qui est substantiellement le même que celui de la croix (ayant identité de prêtre et de victime). Ce même et unique sacrifice offert à la croix est offert sacramentellement à la messe.
- ◆ Le concile condamne ceux qui soutiendraient qu'il ne s'agit pas d'un sacrifice, ou même qu'il ne s'agirait que d'un sacrifice de louange et d'action de grâce et non pas également d'un sacrifice de propitiation. [2]
- ◆ Cette dernière condamnation visait les protestants qui affirmaient que le sacrifice d'expiation du péché accompli sur la croix ne devait pas être renouvelé. La condamnation toutefois ne porte pas ici sur le motif, mais sur la conclusion, elle dépasse donc le cadre de la Réforme.

La notion de sacrifice n'est plus à la mode. Le monde matérialiste n'en veut plus, rejetant toute idée de renoncement. Dans le monde chrétien on dit parfois que le sacrifice n'a plus de raison d'être pour l'homme, puisque Notre Seigneur s'est offert une fois pour toute à notre place. Sur ce sujet, le nouvel *Ordo Mis-*

sae de 1969, notamment dans sa réforme de l'Offertoire, a suscité de la part de certains théologiens des interrogations quant à l'intelligence de la Messe. Ne risque-t-on pas de faire disparaître, progressivement, l'idée même du Sacrifice comme cœur de la Messe, en modifiant ainsi les textes de la liturgie ? Parmi eux, il faut citer le Père Guérard des Lauriers, auteur d'un article majeur sur la question de l'offertoire paru dans la revue *Itinéraires* en 1971 et malheureusement trop peu connu [3]. Nous nous proposons ici de reprendre, sans les trahir nous l'espérons, ses idées maîtresses, car nous pensons qu'elles renferment, outre un éclairage précieux sur les raisons d'un attachement profond au rite tridentin, une valeur réelle quant à l'intelligence du mystère de la rédemption et de la messe, et plus profondément, sur ce qu'on pourrait appeler la *“dynamique du Salut”*.

Qu'est-ce qu'un sacrifice ? Pourquoi le Christ a-t-il choisi de nous sauver par un sacrifice ? Comment puis-je participer, activement, à la messe ? Bien entendu, la messe restera un mystère pour

2.—*Idem*, canon 3.

3.—M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., “L'offertoire de la Messe et le Nouvel Ordo Missæ”, dans *Itinéraires*, n° 158, décembre 1971, p 29-69.

nous. Mais, parce que Dieu s'est révélé à lui, le chrétien est appelé à pénétrer dans les mystères, avec humilité et crainte, guidé par la voix infaillible du Magis-

tère de l'Église, précédé par les grands théologiens catholiques qui lui ouvrent la voie, pour mieux connaître son Sauveur et Maître, afin de mieux l'aimer. ■

Le sacrifice, au fond de la réalité de la créature

Le sacrifice est naturel à l'homme, créature rationnelle

Saint Thomas d'Aquin affirme que le sacrifice est un acte de la vertu de religion, et même l'acte suprême de cette vertu [4]. C'est une première porte d'entrée, pour entrer dans la compréhension du sacrifice : regardons la créature face à Son Créateur.

La religion (de *re-ligere*, relier), est ce qui relie l'homme à Dieu. Or, quel est le lien le plus profond, la connexion la plus intime qui relie l'homme à Dieu ? Avant même le lien d'amour ou de charité, il y a d'abord, entre l'homme et Dieu un lien "ontologique, selon l'être, une dépendance radicale dans l'existence. L'homme est une créature, Dieu est son Créateur. Tout ce que l'homme possède et tout ce qu'il est lui vient d'un autre. Autrement dit, son existence, sa vie, ne lui appartiennent pas : il les reçoit de Dieu, en permanence. C'est la connexion première et fondamentale, qu'il partage avec toute la création. Mais ce qui rend l'homme unique, dans cet aspect de dépendance, c'est qu'il est une créature rationnelle : l'homme, à la différence

de l'animal, peut prendre conscience de cette dépendance radicale de tout son être à l'être de Dieu : et, l'ayant constaté, il ressent ce besoin de le manifester extérieurement. Comment ? par un sacrifice.

L'abbé Rivière résume ainsi la notion générale du sacrifice : "Un acte fondamental de la religion qui a pour objet de reconnaître par un signe sensible le souverain domaine du Créateur et la dépendance de la créature, d'offrir à Dieu le culte qui lui est dû [...] et par suite d'établir une sorte d'alliance entre Dieu et le groupement humain qui vient de sacrifier [5]." Ainsi retrouve-t-on la définition du sacrifice que donne Saint Thomas d'Aquin [6] :

- ◆ Le sacrifice est l'offrande d'une réalité sensible : car c'est le propre de l'homme de s'exprimer par des signes extérieurs, même si l'essentiel reste l'offrande intérieure du cœur.
- ◆ Le sacrifice ne peut être offert qu'à Dieu seul, car Dieu seul est Créateur.
- ◆ Il y a toujours, dans un sacrifice, une certaine destruction (immutation) pour manifester cette idée que l'être ne nous appartient pas : il appartient à Dieu. [7]

4.-SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique, IIa-IIæ*, Q. 85, a. 2.

5.-Échange de correspondance avec le P. Hugon, in *Revue thomiste*, 1903, p. 203-206.

6.-*Somme théologique, IIa-IIæ*, Q. 85, a. 1.

7.-*Somme théologique, IIa-IIæ*, Q. 102, a. 3, ad 8^{um}.

◆ Enfin, le sacrifice religieux est un acte public de la vertu de religion, parce que l'homme est par nature social : c'est pourquoi il doit être offert par un ministre public, qui a reçu cette fonction.

Le Père Gérard des Lauriers explique pourquoi l'immolation (ou la destruction de ce qui est offert) est importante

dans la théologie du Sacrifice : "L'être n'est pas de nous, mais de Dieu. [...] L'homme est incliné à exprimer par une transformation irréversible, c'est-à-dire par une destruction, que l'être n'est pas en sa propriété, puisqu'il ne procède pas de lui. Tel est le fondement du sacrifice d'holocauste. Autrement dit, en détruisant, dans l'être, quelque chose qui est de Dieu seul et ne peut pas être de nous, nous exprimons à notre degré que l'être lui-même est de Dieu, non de nous. La destruction (relative) ne marque pas la dépossession quant à l'usage ; elle exprime la relation métaphysique de l'homme à la réalité dont Dieu est le seul Créateur." [8]

Faisons ici une remarque importante : contrairement à ce que l'on pourrait penser, dans l'esprit de Saint Thomas, ce n'est pas parce que l'homme a péché qu'il doit offrir des sacrifices : mais bien parce qu'il

est une créature. Les théologiens ajoutent que "dans l'état d'innocence l'homme

aurait spontanément extériorisé le culte qu'il devait à Dieu, par des offrandes et des sacrifices" [9]. Il y a certes des sacrifices pour les péchés dans l'Ancien Testament, après la chute, mais également des sacrifices d'holocauste et des sacrifices pacifiques (si-

gnifiant l'amitié avec Dieu). Le Père Bonino le résume ainsi : "Le sacrifice est l'acte médiateur par excellence puisqu'il unit ou réunit l'homme et Dieu. Déjà dans l'ordre naturel, le sacrifice apparaît comme l'acte suprême de la vertu de religion. Absolument réservé à Dieu (IIa-IIæ, Q. 85, a. 2), il joint les deux extrêmes en mettant la communauté cultuelle et chaque participant dans l'attitude juste devant le créateur et maître." [10]

Saint Thomas commente : "À toute époque et chez toutes les nations humaines, il y a toujours eu quelque offrande de sacrifice. Donc l'offrande de sacrifices fait partie du droit naturel." [11] – Comme créature rationnelle, l'homme est tenu selon sa nature même, d'offrir à Dieu un sacrifice.

Il y a donc un sacrifice naturel, de l'homme, inscrit dans sa nature même, qu'il est tenu d'offrir en tant que créature.

Le sacrifice a pour objet de reconnaître par un signe sensible le souverain domaine du Créateur et la dépendance de la créature, d'offrir à Dieu le culte qui lui est dû et par suite d'établir une sorte d'alliance entre Dieu et le groupement humain qui vient de sacrifier.

8.-P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., *Principes de la théologie du Sacrifice*, dactyl., p. 28.

9.-CARD. CHARLES JOURNET, *L'Église du Verbe incarné*, Tome III, p393

10.-P. S.-TH. BONINO, O.P., "Le sacerdoce comme institution naturelle", in *Revue thomiste*, 1999, p. 52.

11. - *Somme théologique, IIa-IIæ*, Q. 85, a. 1, *sed contra*.

Le sacrifice nécessaire à l'homme

Avec la conclusion précédente, nous atteignons à ce point crucial de la théologie du sacrifice, dans la démarche du Père Guérard : le sacrifice est nécessaire à l'homme parce qu'il constitue une exigence de sa nature de créature [12], étant l'acte le plus haut de la vertu de religion. Léon XIII l'affirme clairement, dans son encyclique *Caritatis Studium* :

L'essence même, la nature de la religion, implique la nécessité du sacrifice.

“L'essence même, la nature de la religion, implique la nécessité du sacrifice. C'est là que réside le suprême élément du culte divin, qui consiste à reconnaître et à révéler Dieu comme le souverain dominateur de toutes choses, sous la puissance de qui nous sommes nous-même, avec tout ce que nous possédons. [...] Sans les sacrifices, aucune religion ne peut exister.” [13]

Pour mieux le comprendre il faut réfléchir, avec Saint Thomas d'Aquin, au salut pris dans son sens le plus général : faire son salut, pour l'homme, c'est atteindre sa fin, le but que lui fixe sa nature, ce pourquoi il a été créé par Dieu [14]. Cette fin est d'ailleurs complexe, pour l'homme : c'est d'abord Dieu lui-même, et donc la gloire de Dieu qui est la fin, le but de toute la création et donc de l'homme. C'est en atteignant cette première finalité que l'homme obtiendra sa fin secondaire, subordonnée à la première, qu'est le bonheur éternel. La gloire

de Dieu, le fait de rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû, en tant que Créateur, est donc la voie du Salut pour l'homme : c'est ainsi qu'il réalise, premièrement, sa finalité inscrite dans la nature. Pour l'homme adulte, l'accomplissement de la fin, passe par la manifestation de cette dépendance radicale de son être face à Dieu, et par l'expression de l'hommage qu'il doit rendre à Dieu : et cela, il le réalise pleinement par le sacrifice.

Par le sacrifice l'homme montre à Dieu qu'il accepte d'être à sa place de créature, qu'il accepte de recevoir de Dieu son salut.

Il est donc nécessaire à l'homme d'offrir le sacrifice naturel : *c'est un devoir de justice envers Dieu* (en raison du rapport créature-créateur), et *c'est ainsi la voie de son salut* : pour être sauvé il faut atteindre sa fin, être à sa place et accepter cette place : et c'est à cela que sert le sacrifice.

L'agrément divin

Notons enfin un dernier point essentiel à la théologie du sacrifice : pour qu'un sacrifice atteigne son but, pour qu'il “fonctionne” en quelque sorte, c'est-à-dire pour qu'il sauve l'homme qui le présente, il faut qu'il plaise à Dieu. L'agrément, la complaisance divine face au sacrifice offert est une condition du salut, et, nous le verrons, la condition déterminante. C'est

la grande différence entre le sacrifice d'Abel et celui de Caïn.

À ce titre, au risque d'anticiper sur notre troisième partie, soulignons l'impressionnante omniprésence de l'idée d'*agrément* divin dans l'offertoire et le canon de la messe : *Cette oblation, daignez la bénir, la rendre parfaite et digne*

de vous plaire” etc., signe de l'importance de cet agrément pour l'efficacité du sacrifice. Signe également que cet agrément n'est pas automatique.

On constate aussi que le sacrifice d'adoration ou de louange se complète d'un sacrifice pacifique, il exprime aussi la communauté entre l'homme et Dieu. ■

Le drame du péché originel quant au sacrifice

La chute sous l'aspect du sacrifice

Ainsi, l'homme, depuis sa création, est tenu d'offrir un sacrifice à Dieu. Par ce sacrifice il reconnaît Dieu comme son créateur, il accepte la dépendance radicale qui le lie à lui, et, si le sacrifice “plaît” à Dieu, l'homme accomplit sa fin et fait ainsi son salut. Dieu attendait ceci de nos premiers parents, Adam et Ève : un acte, un choix, une décision : un amour de préférence pour lui, qui répond à l'amour infini de Dieu pour l'homme. Assez naturellement, certains théologiens ont vu, dans l'interdiction de manger du fruit de l'arbre défendu, le premier sacrifice demandé par Dieu, sacrifice non sanglant, mais devant manifester clairement la dépendance d'Adam et Ève par rapport à leur créateur, par l'obéissance et le renoncement. On connaît malheureusement la suite : plutôt que de rester soumis à Dieu, ce qui assurait à l'homme son salut, Adam et Ève ont écouté la voix du tentateur qui les poussait à refuser cette soumission : *Vous serez comme des dieux*. En tout péché est présente l'antique tentation de déifier l'homme, de le prendre pour ordonnateur



Jérôme Bosch, *Le péché originel* :
“Vous serez comme des dieux.”

de toute loi au mépris de celles fixées dans l'être des choses par le créateur, de nier et détester le lien de dépendance radicale qui l'unit à Dieu. Le péché est l'exact opposé du sacrifice. Le fondement du sacrifice est la reconnaissance de la dépendance de la créature au créateur : le formel du péché, est le refus de cette dépendance.

12. – *Somme théologique, IIa-IIæ*, Q. 85, a. 4.

13. – LÉON XIII, Lettre encyclique *Caritatis Studium* aux évêques d'Écosse, 25 juillet 1898.

14. – *Somme théologique, Ia*, Q. 1, a. 1

Conséquences du péché originel quant au sacrifice

Le péché originel est un drame pour l'homme, et on ne peut en diminuer la portée, sans diminuer également le mystère du Christ, seule véritable réponse au mystère d'iniquité. Mais regardons seulement ici les conséquences que le péché originel a sur le sacrifice naturel de l'homme.

L'homme, après le péché originel, est toujours tenu d'offrir un sacrifice naturel : il est et il reste

créature. Il n'a pas brisé le lien de dépendance radicale qui le lie à Dieu : il refuse simplement de le reconnaître. À la suite du péché d'Adam, ce sacrifice est celui d'un homme marqué par le péché originel, qui a refusé la souveraineté de Dieu. Ce sacrifice n'est donc plus agréable par Dieu : il est toujours dû en droit, mais non plus "recevable" en droit. Il ne fonctionne donc plus, ne sauve plus. *"Ce que le péché a modifié en ce qui concerne le sacrifice, ce n'est pas la nécessité connaturelle de l'offrir, c'est l'agrément qui seul en constitue l'achèvement."* [15]

Le péché est l'exact opposé du sacrifice. Le fondement du sacrifice est la reconnaissance de la dépendance de la créature au créateur : le formel du péché, est le refus de cette dépendance. En faisant abstraction – pour l'instant – de toute idée de rédemption, il faut dire que l'homme

pécheur appartenant à la race pécheresse issue d'Adam, est mis dans cette incohérence totale lorsqu'il offre un sacrifice à Dieu, présentant d'une main un hommage et une soumission qu'il refuse de l'autre. Voilà le drame du péché qui condamne littéralement l'homme. Celui-ci est tenu d'offrir le sacrifice (en justice et pour être

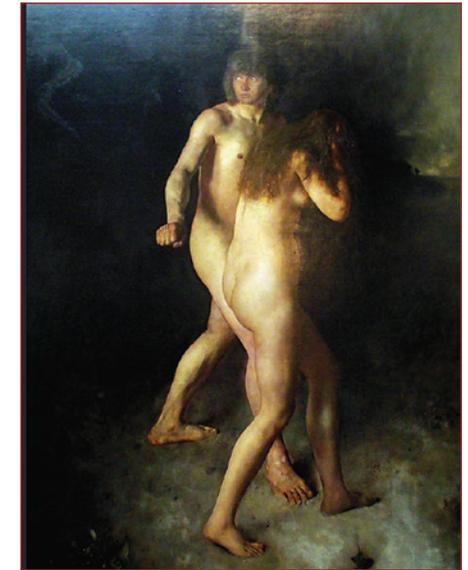
sauvé) : mais ce sacrifice n'est plus accepté par Dieu.

"Dieu se devait en sagesse d'agréer le sacrifice de l'homme intègre

et gracié. Dieu n'agrée plus le sacrifice de l'homme qui s'est lui-même séparé de Dieu par le péché. L'homme se trouve mis ainsi dans l'impossibilité de réaliser sa propre fin, sans d'ailleurs pouvoir par ses seules ressources se donner à lui-même une autre fin." [16] – Ailleurs, le P. Guérard précise : *"Le péché a pour effet d'enfermer la créature spirituelle dans un cycle de subversion ; et cela en vertu des normes qui, pour immanentes qu'elles soient, ne laissent cependant pas d'être fondées en la sagesse divine. Il s'ensuit que le salut n'est possible que si Dieu brise ce cycle, par une disposition nouvelle et gratuite de cette même sagesse [...] substituée à celle que fonde ontologiquement, pour une créature spirituelle un état d'aliénation (détournement volontaire de la finalité inscrite dans sa nature) incompatible avec le salut"* [17]

Le péché n'a pas modifié la nécessité connaturelle à la créature d'offrir le sacrifice, mais rend impossible son agrément par Dieu.

Pour nous qui sommes dans la nouvelle économie, celle de la rédemption et de la croix, il peut nous être difficile de comprendre l'ampleur du drame qui secoue la création au moment du péché originel. Il y a pourtant quelque chose de définitif et d'absolu, d'irréparable dans le péché d'Adam. Les conséquences visibles de la chute, le mal introduit dans le monde, la mort et la souffrance, et surtout le mal moral, peuvent nous en donner une idée. C'est toute une économie qui s'effondre. Et c'est l'humanité dans son entier, jusqu'à la fin du monde, qui est touchée non pas seulement par les conséquences de la faute d'Adam, mais par le péché lui-même, comme l'enseigne Saint Thomas d'Aquin. Ayant brisé le lien d'amitié qui le reliait à son créateur, ayant détruit en lui la grâce surnaturelle



Hans Heyerdahl,
Adam et Ève chassés du paradis terrestre.

qui l'élevait jusqu'à Lui, l'homme n'a plus, en lui-même, les ressources pour réparer ce que lui-même a rompu. Il a besoin d'un sauveur. ■

La rédemption par le sacrifice

Sauver le sacrifice

Dans les premiers articles de la question 46 de la *Tertia Pars*, Saint Thomas d'Aquin se demande si la Passion du Christ était nécessaire. Dieu aurait-il pu faire autrement ? Certes. Il n'y avait aucune nécessité de nature, ni de la part de Dieu, ni de la part des hommes, pour que le Christ souffrît ainsi. Dieu aurait pu exiger une satisfaction différente, selon un mode différent. Dieu aurait pu exiger une satisfaction différente, selon un mode différent. Cependant, saint Thomas continue en affirmant que, en vue

de la fin visée, en vue du but que Dieu s'était fixé, il convenait que le Christ s'offre comme il l'a fait. L'Aquinat rappelle ici les paroles du Christ aux pèlerins d'Emmaüs : *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses afin d'entrer dans la gloire ?* (Lc 24, 26). Il s'agit donc d'une *nécessité relative* au but fixé par Dieu.

En souffrant ainsi, le Christ nous montre à quel point il nous aime ; il nous donne un exemple incomparable d'obéissance, d'humilité, de constance, de justice, et tant

15. – P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., "L'offertoire de la messe...", p. 36.

16. – P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., art. cité, p. 36

17. – P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., "Marie Co-Rédemptrice", in *La Pensée catholique*, n° 152, 1974, p. 20.

d'autres vertus nécessaire au salut de l'homme (*ibidem*, a. 3). Il nous montre la laideur et la malice du péché, cause de toutes ses souffrances... Oui, vraiment, la Passion du Christ était convenable, en vue du but recherché.

Nous pourrions faire un pas de plus. Le Christ nous a sauvé en souffrant et en mourant. Il nous a sauvé également en se sacrifiant. Était-il nécessaire de sauver l'homme par un sacrifice ? Rien n'obligeait absolument Dieu à utiliser un tel "mode" de rédemption. Alors, pourquoi l'a-t-il fait ? Il est certes toujours dangereux d'essayer de se mettre à la place de Dieu. Mais rappelons-nous ce qui est brisé dans l'homme, depuis le péché originel : la capacité d'offrir un sacrifice à Dieu qui soit agréable. L'exigence du sacrifice appartient au fond de la nature de la créature raisonnable : c'est une exigence de salut. Mais ce salut n'est plus possible, justement parce que le sacrifice de l'homme ne peut plus être agréable à Dieu. Il était donc hautement convenable, pour Dieu qui veut sauver l'homme, de réparer ce par quoi l'homme va pouvoir être sauvé : de restaurer le sacrifice naturel, de lui redonner sa puissance salvifique en le rendant à nouveau agréable, en "transformant" le sacrifice de l'homme en sacrifice agréable à Dieu. Or, après la chute, le seul sacrifice qui peut être agréable à Dieu est le sacrifice de son Fils. Dieu a donc en-

L'aspect primordial de la Rédemption consiste en ce que Dieu restitue à l'homme, gratuitement et d'une manière plus admirable, la possibilité d'offrir un sacrifice qui soit agréé.

voyé son Fils, pour que, en accomplissant le sacrifice parfait, il donne aux hommes la capacité d'offrir à nouveau, à leur tour, un sacrifice agréable. "L'aspect primordial de la Rédemption [...] consiste en ce que Dieu restitue à l'homme, gratuitement et mirabili modo, la possibilité d'offrir un sacrifice qui soit agréé." [18]

Le sacrifice du Christ, sacrifice parfait et agréable à Dieu

Que le sacrifice du Christ soit un sacrifice parfait et agréable découle du mystère de l'union hypostatique. En Jésus, il y a l'union parfaite de deux natures, divine et humaine, en une seule personne, celle du Verbe de Dieu. Ainsi les actions du Christ, et notamment son sacrifice, ont une portée, une valeur infinie, parce qu'elles proviennent d'un Dieu fait homme. Dieu ne peut pas ne pas être satisfait par le sacrifice de son Fils. *Celui-ci est mon Fils Bien aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance ; écoutez-le* (Mt 17,5). Dans le sacrifice du Christ, le prêtre et l'hostie, unis dans la même personne, sont d'une pureté infinie, en vertu de la grâce d'union qui radicalement constitue le Christ homme comme prêtre, c'est-à-dire comme intermédiaire entre Dieu et les hommes. L'acte lui-même a une portée infinie, et par là "plaît" à Dieu : Dieu agréé le sacrifice de son Fils, sacrifice parfait.

En effet, la perfection du sacrifice, à la fois acte extérieur et acte intérieur, se prend de l'unité entre celui qui offre (le prêtre) et ce qui est offert (la victime) afin que soit correctement exprimée l'union indispensable du sacrifice intérieur au sacrifice extérieur. Plus l'unité sera grande, plus le sacrifice sera parfait. À cet égard, le sacrifice du Christ est parfait : le prêtre et la victime sont une unique et même personne, le Verbe. Le Corps et le Sang sont offerts dans une parfaite charité, parfaite obéissance et parfaite adoration (perfection du sacrifice intérieur). Cette partie sensible de l'être offert sur la croix cependant est une avec l'âme qui s'offre invisiblement dans le même moment : *Père, entre vos mains, je remets mon esprit* : de sorte que c'est un unique acte par lequel le Christ s'offre tout entier sur la croix. [19]

Mais alors, qu'en est-il de nous ? Comment pouvons-nous bénéficier de cet agrément divin, tourné vers le sacrifice parfait de son Fils ? C'est là le point de bascule, entre le Mystère de la Croix et celui de la messe : nous sommes appelés à associer

notre sacrifice au sien. Le sacrifice du Christ n'abolit pas l'obligation, pour l'homme, d'offrir un sacrifice naturel à Dieu : nous restons des créatures. Ces sacrifices naturels, seuls, ne suffisent pas à plaire à Dieu, provenant d'une nature pécheresse. Par le mystère de la rédemption, une nouvelle possibilité, se présente à nous : celle de convertir notre sacrifice d'homme en sacrifice parfait du Christ qui lui, par nature, est agréable à Dieu. Cette conversion se fait dans le sacrifice de la messe. "Ce sacrifice naturel de l'homme n'est pas aboli : il faut qu'il soit restauré (devienne de nouveau agréable) pour que l'homme puisse être racheté : or il ne peut être restauré qu'en devenant le sacrifice du Christ." [20]



Bernt Notke,
La Sainte Trinité

La messe renouvellement du calvaire

Le sacrifice, après le péché originel est donc un sacrifice d'adoration (qui n'a jamais cessé d'être dû en justice, et qui, par la miséricorde de Dieu est restauré dans le sacrifice du Christ), un sacrifice pacifique, ou de communion de l'homme

18.— P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., "L'offertoire de la messe...", p. 36.

19.— Cf. en ce sens SAINT THOMAS, *Somme théologique*, IIIa, Q. 48, a. 3, ad 2^{um}.
20.— P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., art. cité, p. 42.

avec Dieu (exprimant l'amitié de la créature avec son créateur), et un sacrifice propitiatoire, pour la réparation du péché dans l'acte même du sacrifice. Ces trois aspects sont unis dans le sacrifice du Christ. La finalité ultime du sacrifice du Christ est de rendre gloire à Dieu, ce qui correspond à l'exigence de la justice, et il est par le fait même sacrifice pacifique et sacrifice d'action de grâce. Enfin, parce que l'état de l'homme pécheur empêchait ce sacrifice d'adoration de plaire à Dieu, Dieu a rétabli par miséricorde un sacrifice qui a une valeur de réparation pour le péché : un sacrifice de propitiation.

La messe est le renouvellement du sacrifice de la croix opéré sur un mode sacramentel (c'est-à-dire : non sanglant). Le Concile de Trente affirme clairement :

Dans ce divin sacrifice qui s'accomplit à la messe, ce même Christ est contenu et immolé de manière non sanglante... C'est, en effet, une seule et même victime, c'est le même qui, s'offrant maintenant par le ministère des prêtres, s'est offert alors lui-même sur la croix, la manière de s'offrir étant seule différente. [21]

Elle partage donc avec le sacrifice de la Croix la même finalité : finalité éloignée d'être un sacrifice d'adoration et un sacrifice pacifique ; finalité prochaine d'être un sacrifice qui répare l'état du pécheur en restaurant le sacrifice. Puisque la messe est un acte, elle a pour une finalité

Le sacrifice du Christ n'abolit pas l'obligation d'offrir un sacrifice à Dieu.



Giovanni Domenico Ferretti, *Caïn et Abel*.

immanente, intérieure d'être apte à opérer ce en vue de quoi elle est célébrée : elle doit donc être réellement l'acte par lequel est renouvelé sacramentellement le sacrifice du Christ. En vertu de l'institution divine, elle appartient à l'ordre sacramentel et liturgique. Elle doit donc avoir recours à la parole et à la matière pour signifier la sanctification qu'elle opère.

Plus précisément, à la messe, le renouvellement non sanglant du sacrifice du Christ a lieu au moment même où le prêtre prononce les paroles de la consécration sur les saintes espèces, le pain et le vin devenant

réellement et substantiellement le Corps et le Sang du Christ. Au moment de la transsubstantiation, se réalise donc à la fois la Présence Réelle, et le Sacrifice du Christ, signifié réellement et sacramentellement par la séparation du Corps et du Sang précieux du Seigneur présent sur l'autel. Le canon de la messe, avec à son sommet la consécration, est donc le lieu liturgique du Sacrifice du Christ.

L'offertoire, lieu liturgique du sacrifice naturel

Cependant il y a dans la sainte messe un deuxième lieu liturgique, essentiel et malheureusement bien méconnu. On a tendance aujourd'hui à résumer l'Offertoire de la messe à une simple *présentation des offrandes* [22]. C'est ce qui a provoqué l'intervention du Père Guérard des Lauriers, qui dans notre article rappelle que l'Offertoire, loin d'être un doublon jugé parfois inutile du Canon [23], est justement *le lieu liturgique du sacrifice naturel de l'homme*. L'offertoire, il est vrai, n'est pas nécessaire à la validité du sacrifice : les prières qui le compose ne font pas partie de l'essence du saint sacrifice ; cependant *elles sont en fait partie intégrante et nécessaire dans l'économie du Sacrifice de la nouvelle Alliance* [24]. En effet, l'offertoire exprime, à travers ses prières anciennes, l'obligation de nature, pour l'homme, d'offrir un sacrifice,

même après la chute, et dont le saint sacrifice de la messe ne dispense pas. Au contraire, l'offertoire est la continuation du sacrifice naturel, que l'homme est toujours d'offrir en tant que créature, premier acte nécessaire à l'homme, mais insuffisant en lui-même.

En nous éloignant de la théologie pour entrer dans le registre de l'image, on pourrait comparer la messe à une pièce, un drame, en deux actes : L'offertoire d'un côté, lieu du sacrifice de l'homme, signifié par l'offrande du pain et du vin par le Prêtre ; le canon de l'autre, lieu du sacrifice du Christ, signifié par l'oblation du Corps et du Sang du Christ. La "matière" du sacrifice de l'homme, c'est le pain et le vin ; la "matière" du sacrifice du Christ, c'est le corps et le sang. Le coup de théâtre, qui unit les deux actes en un seul, prend place au moment de la consécration, durant lequel se déroule non pas une, mais deux conversions simultanément. D'une part, la *transsubstantiation*, conversion des espèces du pain et du vin en Corps et Sang de Jésus-Christ. D'autre part, une autre conversion, bien réelle quoique mystérieuse également : au moment où le pain et le vin deviennent le Corps et le Sang du Christ, c'est la matière du sacrifice de l'homme qui devient la matière du sacrifice du Christ : il y a alors conversion, intégration de notre sacrifice, insuffisant, dans le sacrifice par-

21.— CONCILE DE TRENTE, Session XXII, chapitre 2, 17 septembre 1562.

22.— Cf. *Bref examen critique du nouvel Ordo Missæ*, p. 66-67.

23.— Comme semble le penser J.-A. JUNGSMANN, s.j., *Missarum Solemnia : eine genetische Erklärung der römischen Messe*, Herder, 1948. Dans la version française : Aubier, Paris, 1952, t. II, p. 378.

24.— P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., art. cité, p. 30.



ceux dont l'offrande a été converti à son offrande, sa complaisance éternelle et sa grâce qui sauve. [26]

Un unique sacrifice

“Le sacrifice est au cœur de l'histoire religieuse, c'est-à-dire de toute l'histoire de l'humanité, et la Pâques du Christ est elle-même le centre de cette histoire. Elle est l'œuvre qui la reprend et 'achève' parce qu'elle en reprend et achève d'une manière transcendante, divino-humaine, tous les sacrifices.” [27]

Comprenons bien qu'il n'y a pas, dans la messe, deux sacrifices séparés et offert chacun l'un à côté de l'autre : car alors la rédemption serait manquée.

Pour redonner au sacrifice de l'homme sa valeur salvatrice, le seul moyen est de le convertir dans le sacrifice du Christ, de sorte qu'il n'y ait plus qu'un seul et même sacrifice, de portée salvifique infinie, offert en propre d'un côté par le Christ, de l'autre par l'homme.

Le mot *conversion* indique un changement dans l'être. De même que, par la consécration, on assiste à une conver-

fait du Christ. “Le sacrifice de la messe réalise, en acte, l'unité entre le sacrifice du Christ et le sacrifice de l'homme, en vertu de la ‘conversion’ eucharistique.” [25]

Notre sacrifice d'homme, auparavant insuffisant pour plaire à Dieu et accom-

plir notre salut, “devient”, pour ainsi dire, le sacrifice du Christ. Il est converti en celui-ci, et présenté à Dieu, par le prêtre, comme un unique sacrifice porteur à présent de toute la puissance salvifique du sacrifice infini de Jésus.

Le Père éternel ne peut que se complaire devant un sacrifice si parfait, et en retour faire descendre, sur le Christ comme sur

Le sacrifice est au cœur de l'histoire religieuse, c'est-à-dire de toute l'histoire de l'humanité, et la Pâques du Christ est elle-même le centre de cette histoire. Elle est l'œuvre qui la reprend et 'achève' parce qu'elle en reprend et achève d'une manière transcendante, divino-humaine, tous les sacrifices.

28. – P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P., art. cité., p. 43.

26. – Les sacrifices naturels de l'Ancienne Alliance, comme celui d'Abel, de Melchisédech ou d'Abraham, sont également affectés de cette “incapacité” à rendre Dieu propice par eux-mêmes. S'ils étaient agréables à Dieu, c'est “parce qu'ils se réclamaient, par une anticipation aussi obscure et implicite que l'on voudra, de la suprême offrande que devrait offrir un jour sur la croix, avec un grand cri et des larmes, celui qui est prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech” (Charles Journet, *L'Église du Verbe incarné*, Tome III, p. 394). Ainsi, c'est uniquement par et dans le sacrifice du Christ que les sacrifices naturels des hommes, depuis le soir de la chute jusqu'à la consommation des temps, peuvent être agréable à Dieu.

27. – JOSEPH DE SAINTE-MARIE, *L'Eucharistie Salut du Monde*, Dominique Martin Morin, 1982, p. 388.

sion des espèces en Corps et Sang du Christ (*transsubstantiation*), de même, par la consécration, il y a une conversion, dans l'être, du sacrifice naturel de l'homme en sacrifice du Christ. De même que le prêtre agissant dans la personne du Christ dit en vérité *ceci EST mon corps*, car le pain devient le Corps du Christ selon tout son être, de même le sacrifice naturel de l'homme devient, “*intégralement et instantanément*” [28], selon tout son être le sacrifice du Christ.

Les textes

Il suffit de se replonger dans les textes de l'Offertoire romain pour y retrouver, inscrit depuis des siècles, l'expression de ce que nous affirmons ici.

En élevant le calice, qui ne contient pour le moment que du vin et une goutte d'eau, signe de l'offrande des fidèles, le prêtre dit : *Nous vous offrons, Seigneur, le calice du Salut, implorant votre clémence*. Puis, il poursuit en s'inclinant : *Nous Vous supplions, Seigneur, accueillez-nous et que notre sacrifice en ce jour trouve grâce devant Vous* [...]. Ensuite, bénissant et désignant le pain et le vin il prononce ces mots : *Bénissez † ce sacrifice préparé pour la gloire de votre Saint Nom*.

Le prêtre prie la Trinité – Dieu tel qu'il s'est révélé – d'accepter cette oblation fait en la mémoire de la Pas-

Nous vous supplions, Seigneur, accueillez-nous et que notre sacrifice en ce jour trouve grâce devant vos yeux.

sion du Christ. Enfin, se retournant vers les fidèles et s'adressant à eux il conclut l'Offertoire en disant : *Priez*

mes frères : afin que mon sacrifice [celui du prêtre], *qui est aussi le vôtre* [celui des fidèles], *soit agréé par Dieu, le Père tout-puissant* [...]. Et les fidèles de répondre : *Que le Seigneur reçoive le sacrifice* [...].

L'Offertoire romain se définit lui-même comme étant un sacrifice, le sacrifice des fidèles ; il mentionne dans ses textes deux réalités profondément unies entre elles : le sacrifice de l'homme qui est *notre sacrifice* et le sacrifice du Christ qui est le sacrifice. L'affirmation la plus visible de cette distinction et en même temps de l'unité entre le sacrifice naturel de l'homme et le sacrifice du Christ est manifestée par le mot : *Immaculata hostia*. On le retrouve, à la fois dans l'Offertoire (*Suscipe Sancte pater... immaculatam hostiam*) et dans le canon (*Offerimus... hostiam immaculatam*). C'est bien la même hostia immaculata, quant à l'être, le même et unique sacrifice, puisqu'en vertu de la consécration le sacrifice naturel, “*désigné comme étant notre sacrifice tout au cours de l'offertoire, devient le sacrifice du Christ, en sorte que l'acte de la consécration réalise une certaine identité dans l'être déjà signifiée à l'offertoire, entre notre sacrifice et le Sacrifice du Christ.*” [29] ■

28. – M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, art. cité, p. 45.

29. – P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, art. cité, p. 61.

La participation au salut

La communication des mérites du Christ

Après avoir envisagé la rédemption par le sacrifice à partir de Dieu, comme du dessus en quelque sorte, nous pouvons la considérer à partir de nous-même. Quelle est notre part dans le salut qui nous est offert ? *Dieu qui t'a créé sans toi ne te sauveras pas sans toi*, dit saint Augustin. Dieu communique le salut que lui seul peut procurer selon le mode qui convient en sagesse au respect de la nature rationnelle. La Rédemption se fait donc en deux temps.

Au Golgotha, le Christ acquiert le salut. Par la perfection de son sacrifice, et en raison de son être de chef de l'Église, il nous mérite la justification [30]. D'une certaine manière, après la croix, tout est fait. Cela s'appelle la rédemption objective. Cependant, au Golgotha, le Christ quoique méritant comme chef de l'Église, mérite seul en offrant son sacrifice.

Toutefois, si le Christ est mort pour tous (2 Co 5,15), tous cependant n'en reçoivent pas le bénéfice, mais ceux-là seulement auxquels les mérites de la Passion sont communiqués [21]. C'est la communication du mérite, la rédemption objec-

tive, qui nous fait participants du salut. Le Christ attend notre acquiescement à la croix, une participation active à son œuvre, car le mérite est une qualité de la personne résultant ici d'un acte personnel. Cette communication passe par l'Église, *Christ répandu et communiqué* ; et notamment par l'économie sacramentelle, avec en son cœur, le saint sacrifice de la messe. *"Bien que le Christ soit mort pour tous, la rédemption requiert, pour s'accomplir, un acte libre que l'homme peut ne pas poser."* [32]

En cela réside le sommet de la *conformation au Christ rédempteur*, ou de l'imitation de Jésus-Christ, cœur des exigences de la Loi nouvelle.

Cela constitue le sommet de la *conformation au Christ rédempteur*, ou à l'imitation du Christ, qui est le cœur des exigences de la Loi nouvelle.

La "dynamique du salut"

Nous sommes donc appelés à participer à notre Salut. Et comme la source de ce Salut est contenue dans le Sacrifice du Christ, nous sommes appelés à participer au sacrifice du Christ, en nous y unissant :

Dieu qui nous a créé sans nous ne nous sauvera pas sans nous.

On doit donc conclure que nul n'est racheté sans coopérer, d'une manière strictement personnelle à [...] l'acte du Christ s'offrant lui-même. Et comme on ne coopère à un acte qu'en l'exerçant, il s'ensuit qu'être racheté requiert d'offrir, au titre de sacrifice personnel (comme étant notre sacrifice), le sacrifice que le Christ offre lui-même. [33]

Il y a donc un dynamisme de la rédemption dans lequel nous sommes appelés à entrer. Le salut dépend actuellement

Le Christ prêtre pour toujours

Pour toujours le Christ est prêtre. Sa Passion accomplie dans la douleur de l'injuste violence subie par amour est pour toujours présente dans l'état éternel du Christ glorieux au Ciel. *Ayant pénétré une fois pour toutes avec son propre sang dans le tabernacle du royaume des cieux (He 9, 11), il s'offre lui-même éternellement (He 7, 27). Il sauve définitivement ceux qui, par lui, s'avancent vers Dieu, étant toujours vivant pour intercéder en notre faveur (He 7,25). S'avancer par lui c'est participer à ses mérites, selon qu'il est écrit que le Christ a mérité pour tous le salut en s'offrant sur l'autel de la croix (2 Co 5,15).* Ces mérites du Christ sont attachés à l'acte du sacrifice de la croix. Et puisque c'est l'acte et non la qualité qu'il donne qui est communicable, le salut passe par notre union à l'humanité du Christ intercédant pour l'éternité. Le sommet de notre vie chrétienne, anticipation de la gloire céleste, c'est la participation par la grâce au sacrifice rédempteur, qui assume le nôtre, nous convertit et par lequel nous pouvons dire avec le Christ que nous retournons au Père.



Fransceco Camillo, *L'Ascension du Christ*.

de nous, et de notre implication au sein même de l'offrande du Christ. À l'offertoire, le prêtre offre le pain et le vin : c'est le moment pour nous d'intervenir, d'agir et de participer, par notre hommage, par l'offrande de notre vie, par le sacrifice de notre être, par ce sacrifice naturel qui peine à s'élever en raison de son imperfection radicale et de son caractère inachevé. Ayant fait cela, l'homme ne peut qu'espérer, et contempler le mystère qui devant ses yeux se déroule : son petit sacrifice naturel, converti dans l'offrande de Jésus, disparaissant en elle comme la goutte d'eau a disparu dans le vin à l'instant, son petit sacrifice montant enfin à Dieu, devenant enfin agréable au Père, *comme aux jours anciens*. Parce qu'au terme, ce que nous offrons, ce n'est pas notre petit sacrifice : c'est bien le sacri-

33.- P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, art. cité, p. 35.

30.- CONCILE DE TRENTE, Session VI, *De la justification*, chapitre 7 et canon 10. Le Christ, explique saint Thomas, n'a pas mérité comme personne singulière, mais comme chef de l'Église : ses œuvres sont aussi rapportées à ceux qui sont membres de son corps mystique. Étant vrai Dieu et vrai homme, le Christ par sa Passion mérite d'un mérite de stricte justice le salut pour tous ses membres. Cf. *Somme théologique*, IIIa, Q. 48, a. 1.

31.- CONCILE DE TRENTE, Session VI, chapitre 3.

32.- P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, art. cité, p. 32.

fice du Christ lui-même. À la messe, en offrant son sacrifice naturel, l'homme est appelé à offrir le Christ s'offrant. Son offrande est convertie en l'Offrande du Christ. Par cette conversion, notre sacrifice reçoit une efficacité et une dignité à auxquelles il ne pouvait prétendre par lui-même.

Saint Robert Bellarmin résume d'une manière admirable cette dynamique de la messe dans le commentaire qu'il donne de la prière de l'offertoire *Veni sanctificatio ... sacrificium preparatum* :

Cette première oblation [celle de l'offertoire] est une préparation de la seconde oblation [celle de la consécration], en laquelle, à proprement parler, consiste le sacrifice. C'est pourquoi on a raison de dire [en parlant de l'offertoire] : "sacrifice préparé", lorsque la matière qui doit être consacrée à Dieu lui a été dédiée par une certaine oblation. [...] Il n'y a donc pas deux sacrifices mais un seul, qui est l'offrande du pain transformé dans le corps du Seigneur, ou l'offrande du corps du Seigneur sous les espèces du pain. Ainsi, à la messe on *offre pas le pain comme un sacrifice parfait, mais comme un sacrifice inchoatif et perfectible*. [34]

C'est le sacrifice du Christ total, Tête et membres : membres s'offrant à la Tête par l'offertoire, Tête assumant et faisant siens les membres par la consécration de la matière dans laquelle ils s'étaient offerts. Car le sacrifice s'accomplit dans cette matière qui représente d'abord les membres, et que ceux-ci offrent à la Tête pour qu'elle en fasse son propre Corps, et pour qu'elle l'immole et l'offre à Dieu dans son propre sacrifice. [35]

Participation active par le rite

La messe traditionnelle n'empêche pas – comme parfois on le soutient – la participation active des fidèles. Au contraire, cette participation est exigée par toute l'économie sacramentelle et spécialement la messe qui en est le sommet, pour cette raison déjà dite que la rédemption doit être communiquée. Le Salut doit devenir immanent en chacun des rachetés, non pas de manière passive mais bien d'une manière active. La participation active des fidèles est fondée avant tout sur ce solide fondement théologique de la communication des mérites, qui exige, de la part de chaque homme, la démarche de s'unir par un acte personnel à l'acte du Salut, et donc de s'offrir avec le Christ s'offrant et d'offrir en lui-même le Christ s'offrant. C'est la raison d'être de l'offertoire traditionnel.

Le sacrifice du Christ, offert une fois pour toutes, est renouvelé pour nous de façon non sanglante, liturgiquement et sacramentellement, afin que les mérites du Christ soient communiqués en tout lieu et en tout temps, à ceux qui participent activement à ce Sacrifice. C'est donc par des rites, par un acte liturgique, réel et explicite, que nous devons participer au sacrifice renouvelé liturgiquement devant nous. Il faut donc que le rite de la messe par lequel le sacrifice du Christ est opéré mentionne distinctement une obla-

34.– SAINT ROBERT BELLARMIN, *De Missa*, II, 17, et I, 27.

38.– JOSEPH DE SAINTE-MARIE, op. cité, p. 411.

De l'adoration en esprit et en vérité :

Le commandement de l'Église de sanctifier le dimanche et d'assister en ce jour à la messe n'est pas une règle imposée arbitrairement. Elle est l'expression de ce que notre être de chrétien nous pousse à une adoration et une union à Dieu dans le sacrifice sanctifié par le Seigneur. C'est en raison de la nécessité de notre intime conformation au Christ crucifié et glorifié que l'Église encourage l'assistance fréquente à la messe et l'union spirituelle à ce sacrifice.

tion, un sacrifice, et que cette oblation de l'homme est faite en vue d'être une avec celle du Christ. C'est toute la portée liturgique de l'offertoire, expression rituelle, liturgique, sacramentelle du sacrifice de l'homme, lieu privilégié de la participation active au saint sacrifice. À ce titre, il est bien regrettable de voir, dans la réforme de 1969, la place de l'offertoire comme sacrifice de l'homme référé à celui du Christ pour le moins atténuée, si ce n'est absente, les initiateurs de la réforme considérant pour certains l'offertoire comme un doublon inutile du canon [36]. Le missel de 1969 prévoit en effet, à la place des antiques prières d'offertoire, cette formule : "*Benedictus es, Domine* ;

C'est de manière liturgique et sacramentelle que le sacrifice de la croix est opéré à la messe, et c'est donc par un rite que réellement nous unissons notre prière et notre sacrifice à l'oblation du Calvaire.

36.– A. BUGNINI, *La Riforma liturgica*, Rome, Edizioni Liturgiche-Centro Liturgico Vincenziano, 2^e éd., 1997. Traduction française La Réforme liturgique, DDB, groupe Artège, 2015.

37.– *Bref Examen critique*, p. 67.

Deus universi, quia de tua largitate accipimus panem, quem tibi offerimus, fructum terræ et operis manuum hominum : ex quo nobis fiet panis vitæ." (La version française en usage rend : "Tu es béni Dieu de l'univers, toi qui nous donne ce pain de la terre et du travail des hommes ; nous te le présentons : il deviendra pour nous le pain de vie." Il s'agit donc d'une présentation d'un don, ou plutôt d'une offrande, selon l'expression latine, dans une sorte d'échange entre Dieu et l'homme. Mais offrir n'est pas sacrifier. La suppression des prières *Deus qui humanæ*, et *Offerimus tibi Domine*, qui récapitulait toute l'économie du Sacrifice depuis Adam, accentue l'ambiguïté. Le risque est de "supprimer toute distinction entre le sacrifice qui procède de Dieu et celui qui vient de l'homme" [37]. En outre, à tout sacrifice il faut une matière, une victime. Ici rien n'est sacrifié comme victime : le pain et le vin sont offerts, d'ailleurs désigné par les mentions indéterminées de "pain de vie" et "boisson spirituelle", loin des formules de l'ancien rite "ce pain" et "cette hostie", apte à désigner la matière du sacrifice. Ainsi, même si la conclusion de cette présentation des dons comporte la mention d'un sacrifice (*Orate Fratres...*), elle ne fait plus référence à un oblat désigné comme

tel : le sacrifice de l'homme exprimé sacramentellement par le sacrifice du pain et du vin désigné comme tel, distingué du sacrifice du Christ, n'apparaît plus dans les textes [38].

D'autre part, la prière *Suscipe Sancta Trinitas*, avec la mention de la sainte Trinité en l'honneur de laquelle le sacrifice était offert, qui pourtant récapitulait tout l'offertoire, et manifestait la fin ultime de la messe (sacrifice d'adoration), a été supprimée. [39]

La dévaluation de l'offertoire comme lieu du sacrifice de l'homme peut mener à deux erreurs : la première serait de perdre de vue que la messe est le sacrifice du Christ [40], dans lequel nous avons à offrir notre sacrifice d'homme, et non pas seulement un mémorial d'une action passée et révolue [41]. L'autre erreur consisterait à obscurcir le sens de la véritable participation, qui ne peut être fondée que

sur une participation intérieure des cœurs, une union de nos volontés au sacrifice du Christ en nous sacrifiant avec Lui.

Il y aurait une véritable catéchèse à redécouvrir sur l'offertoire et le sens de la participation active du fidèle. Cette catéchèse était faite en son temps, comme on peut le voir à travers ce chant ancien, dont on appréciera diversement la mélodie, mais dont les paroles revêtent une valeur théologique sûre :

*Sur la patène, avec l'hostie,
À notre Maître offrons nos cœurs,
Consacrons-lui notre humble vie,
Tous nos instants tous nos labeurs.
Comme le prêtre en son calice,
Versons aussi nos gouttes d'eau ;
Le plus modeste sacrifice
Deviend alors un pur joyau.
En regardant le saint calice,
Avec le prêtre offrons le vin ;
Offrons aussi nos sacrifices
Pour les unir au Sang divin. ■*

38.– M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, O.P. art. cité, p. 58.

39.– Outre la prière *Suscipe Sancta Trinitas* de l'Offertoire, la messe se concluait par la prière *Placeat Tibi Sancta Trinitas*. Toutes deux sont supprimées. La Préface de la sainte Trinité n'est plus chanté que pour la fête de la Trinité. Cf. *Bref Examen critique*, p. 64. M.-L. Guérard des Lauriers, O. P., art. cité, p. 48-53 et surtout 48-49 : "Le *Suscipe sancta Trinitas* mentionne trois choses qui ne figurent dans aucune des prières précédentes, et notamment deux vérités essentielles, essentielles en ce sens qu'elles sont impliquées par l'essence de la messe. [...] Voici d'abord deux vérités essentielles : [...] – *Suscipe sancta Trinitas*. Le sacrifice est offert à Dieu, non pas 'au Dieu de l'univers', [...] mais à Dieu tel qu'il est, à Dieu Un et Trine, tel qu'il s'est révélé par le Verbe incarné. [...] Ob memoriam passionis resurrectionis et ascensionis Jesu Christi Domini Nostri : le sacrifice est offert avec le désir qu'il soit agréé, c'est évident. Or, nous l'avons rappelé [...] : 'Il n'y a pas d'autre sacrifice agréé que celui du Christ'. Il faut donc, sous peine d'absurdité, que l'offrande du sacrifice se réalise dès l'origine dans le sillage pour ainsi dire, et plus précisément en vertu de la mémoire et dans la mémoire du seul sacrifice agréé [...]."

40.– À travers la perte de vue des finalités de la messe, tel que le dénonce le *Bref Examen critique du Nouvel Ordo Missæ* : fin ultime de la messe (le sacrifice d'adoration à toute la sainte Trinité qui n'est plus explicitement mentionnée dans la messe), fin prochaine (que ce sacrifice est indissociablement propitiatoire parce qu'il intervient après le péché) et immanente (que la messe soit un sacrifice) sont modifiées par la réforme du rite (Éditions Renaissance catholique, p. 64-68). Le *Bref Examen* commentait également la définition même de la messe, donnée au n°7 du chapitre II de l'*Institutio generalis*, qui ne comprenait même plus le mot sacrifice, définition modifiée depuis, sans que pour autant le rite ait été modifié.

Concrètement, comment participer ?

Tout est matière à sacrifice

Puisque le sacrifice consiste à reconnaître, par un acte extérieur, notre entière dépendance avec le Créateur, il est clair que tout ce que nous sommes, tout ce que nous vivons, tout ce que nous faisons peut-être matière à sacrifice : *Car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement, et l'être* (Ac, 17,28). Notre vie entière appartient à Dieu. Nous recevons en permanence l'être qu'il nous communique. Aucun événement de notre vie ne survient sans que Dieu l'ai voulu (pour les événements bons) ou permis (pour les événements mauvais). Notre sacrifice, pour exprimer adéquatement cette dépendance totale, pourra donc recouvrir tous ces aspects.

L'offertoire est ainsi le lieu de récapitulation de notre offrande à Dieu. L'offrande, cependant, se vit et se prépare quotidiennement. Plus profondément, l'offertoire nous appelle à vivre chaque



instant dans cette attitude d'offrande ; et nos offrandes nous appellent à tendre, toujours plus intensément, vers l'offertoire de la messe suivante. "Être en état d'oblation est possible, écrivait le Père Guérard. Il suffit de faire attention, et

41.– Jean Madiran, dans la revue *Itinéraires* (Janvier 1973, n°169, p. 212-216) avait dénoncé cette fausse idée en commentant le *Nouveau Missel des dimanches 1973*, qui décrivait ainsi la Messe : "Il s'agit simplement de faire mémoire de l'unique sacrifice déjà accompli, du sacrifice parfait du Christ." Jean Madiran mettait en lumière le risque d'une telle formulation : si la messe n'est qu'un mémorial, elle n'est plus un sacrifice en elle-même, elle n'est plus le sacrifice du Christ renouvelé. Cela s'accorde avec la théologie protestante et s'oppose radicalement à l'affirmation du Concile de Trente. L'auteur du *Bref Examen critique*, en 1969, signalait déjà, plus précisément, le danger de la modification de l'anamnèse de la Messe : "L'anamnèse du Canon romain se réfère au Christ en tant qu'il est opérant, et non pas seulement au souvenir du Christ ou de la Cène comme événement historique : 'hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis', [...] ; c'est-à-dire : 'tournés vers ma mémoire'. Cette expression n'invite pas simplement à se souvenir du Christ ou de la Cène : c'est une invitation à refaire ce qu'il fit, de la même manière qu'il le fit. À cette formule traditionnelle du Missel romain, le rite nouveau substitue une formule de saint Paul 'Hoc facite in meam commemorationem' qui sera proclamée quotidiennement en langues vernaculaires. Elle aura pour effet inévitable, surtout dans ces conditions, de déplacer l'accent, dans l'esprit des auditeurs, sur le souvenir du Christ. La 'mémoire' du Christ se trouvera désignée comme le terme de l'action eucharistique, alors qu'elle en est le principe. 'Faire mémoire du Christ' ne sera plus qu'un but humainement poursuivi. À la place de l'action réelle, d'ordre sacramentel, s'installera l'idée de 'commémoration'." (Éditions Renaissance catholique, p. 73.)

de comprendre cette radicale dépendance où nous sommes vis-à-vis de Dieu, pour n'importe laquelle de nos activités." C'est sans doute un idéal, une perfection de sainteté : notre but est d'y tendre. En ce sens chaque événement de la providence peut être matière à sacrifice.

En ce moment je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ.

Sacrifice et souffrance

Nous l'avons dit, nous pouvons tout offrir, le bonheur comme la souffrance. Le sacrifice n'est pas de soi lié à la peine et au mal, à la souffrance et au péché : il y avait sacrifice avant même le péché originel et l'irruption du mal dans le monde. Cependant, dans l'économie qui est la nôtre depuis la chute, l'idée de sacrifice est attachée fortement à celle de réparation, l'idée d'offrande à celle de la souffrance. Le Christ lui-même n'a pas offert seulement un sacrifice spirituel, mais bien un sacrifice souffrant et propitiatoire : c'est son corps et son sang et sa mort qui sont la matière de son oblation. Ainsi, la souffrance humaine, sans être la seule, est bien la matière privilégiée du sacrifice, d'abord parce qu'elle est conséquence du péché originel et de nos péchés personnels. En conséquence, offrir ses souffrances manifeste mieux la volonté de réparation qui habite notre sacrifice. Ce faisant, la réalité de l'union avec le Rédempteur souffrant est plus manifeste.

Un voile opaque recouvre le mystère du mal ; il n'est pas question d'essayer

de le lever ici. Cependant, il est clair que la théologie du sacrifice, et de la messe, est une porte d'accès privilégiée pour entrer dans ce mystère. Il ne trouve en effet de "solution" qu'éclairé par un autre mystère : celui de la croix, signe efficace de l'amour et de la miséricorde de Dieu. Le P. Guérard a de très belles lignes pour exprimer une vérité fondamentale : la Messe comme rencontre du drame de la souffrance avec le mystère de la Miséricorde...

"Quel prêtre n'a pas été sollicité – et combien de fois ! – de *mettre sur la patène* l'indéfiniment renaissante morsure de la vie, et la souffrance du péché, et le généreux sacrifice de l'héroïque amour, et la douloureuse angoisse de qui cherche appui... Les chrétiens qui font ainsi seraient fort surpris si on leur déclarait que leurs sacrifices "sont abolis" [...]. C'est souvent du fond de l'abîme, abîme découvert au cœur de leur être, qu'ils font monter vers le Christ leurs supplications. [*Refuser cette place du sacrifice naturel*], c'est se montrer étrangement étranger au drame de la souffrance et au mystère de la miséricorde." [42]

L'offertoire est vraiment le moment où nous sommes invités à déposer ces souffrances qui traversent notre existence. Le Christ n'est pas venu abolir la souffrance, ni l'expliquer : il est venu porter cette souffrance, la faire sienne sur la croix, et par là donner un sens à sa souffrance comme à la nôtre : car, par et à travers le mystère de la croix et de la messe,

notre souffrance peut devenir matière à sacrifice. En ce sens peuvent s'éclairer les mots de saint Paul : *En ce moment je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ* (Col 1,24). Il ne manque rien, objectivement, aux souffrances du Christ. Son sacrifice, en lui-même, est parfait et infini. Ce qu'il manque, c'est que nous soit appliqué, à nous, aujourd'hui, les effets salvateurs de son sacrifice : et cela

ne pourra se faire que dans une union de notre volonté, de notre offrande, à l'oblation pure du Fils de Dieu.

La souffrance est un mystère. Mais l'homme est appelé, à travers la souffrance ou la difficulté qu'il traverse, à manifester qu'il reconnaît le *dominium* total de Dieu sur lui, qu'il a confiance, qu'il s'abandonne à la Providence : ce faisant il transforme sa souffrance en sacrifice, et c'est cela qui plaît à Dieu. ■

Conclusion

Le sacrifice occupe donc, et doit occuper dans la vie du chrétien une place essentielle et inaliénable : tant selon la nature des choses et notre réalité de créature, que selon notre état actuel d'homme déchu et racheté. Dans le grand combat qui se mène entre le camp des saints et celui du Malin, Dieu a choisi le sacrifice de son Fils comme arme de salut. La croix recouvre de son ombre lumineuse toutes les périodes du temps, depuis le soir de la chute jusqu'à la consommation de ce monde, sauvant tous ceux qui, généreusement, accepte de recevoir le salut qui descend d'elle en s'unissant par leur offrande au sacrifice unique. C'est à la messe que se fait cette union.

Puissions-nous recevoir la grâce de continuer à être étonnés par le mystère de

la messe, afin de ne pas tomber dans ce défaut si commun et si malheureux que Julien Green dénonçait par ces mots : *"Les personnes qui viennent de la messe parlent et rient ; elles croient qu'elles n'ont rien vu d'extraordinaire. On dirait qu'elles viennent d'assister à quelque chose de simple et de naturel, et cette chose, si elle ne s'était produite qu'une fois, suffirait à ravir en extase un monde passionné. On dirait que ce que les yeux ne voient point n'a pas d'importance ; en réalité il n'y a que cela qui est et il n'y a que cela qui existe. Si elles pouvaient s'étonner, elles seraient sauvées, mais elles font de leur religion une de leurs habitudes, c'est-à-dire quelque chose de vil et de naturel. C'est l'habitude qui damne le monde."* [43] ■

42.– P. M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS, art. cité, p. 61.

43.– JULIEN GREEN, "Pamphlet contre les catholiques de France", paru dans *Les Cahiers du Rhône*, 15 (54), Neuchâtel, 1944.